

Année 1821.

Modes de Paris.

10^e Cah^e.



Pasquier del.

Lith. de G. Engelmann.

Nouveau journal des Dames,
Bureau rue Mâle N° 30.

*Chapeau de taffetas garni de crêpe jaune, robe de crêpe garnie
de satin et de crêpe.*

NOUVEAU JOURNAL DES DAMES

OU

Petit Courrier des Modes,

des Théâtres, de la Littérature et des Arts.

~~~~~

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois. Prix de l'abonnement, 9 fr. par trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger.—On s'abonne au Bureau du *Nouveau Journal des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 30; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n<sup>o</sup>. 23; PAINPARRE, PONTHEU, au Palais-Royal, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

~~~~~

MODES.

TOUT peut être de mode et rien n'est de mode, la grâce seule consacre les nombreuses fantaisies des femmes. Un chapeau, s'il est mal porté, fut-il de chez Leroy ou Herbeaut, paraîtrait désagréable, et ne trouverait pas d'imitateurs; mais une fleur tombant avec négligence sur de beaux cheveux, ou ensevelie sous une blonde vague qui entoure un joli minois, voilà la mode. Si vous voulez suivre mon conseil, aimables lectrices, laissez-vous souvent aller à vos inspirations et à votre goût: faites vos modes, ou donnez-vous la peine de les ordonner. Êtes-vous blonde, les couleurs foncées sont pour vous de rigueur. Si vous avez le teint d'Hébé et sa brune chevelure, votre miroir vous dira que le jaune, le rose, le chamois, sont propres à relever votre éclat. Une figure chiffonnée ne peut choisir des modes sévères; il faut que le hasard semble avoir pris soin de la rendre plus jolie. Il n'en est pas ainsi pour la femme à laquelle la nature a donné des traits réguliers, l'ajustement doit être en harmonie avec son genre de



beauté : c'est là, ce me semble, ce qui généralement doit guider une femme de bon goût ; rarement des colifichets, une belle simplicité, des modes fraîches et peu chargées d'ornemens. Pour les femmes riches, de la magnificence dans le linge, des fleurs des meilleurs magasins, de belles blondes, des plumes qui ne soient ni de *paon*, ni de *geai*, peu de ces fantaisies qu'il faut abandonner aux femmes sans goût qui se laissent séduire par des oripeaux. Les femmes d'une fortune médiocre doivent encore être plus scrupuleuses sur le choix de leurs vêtemens. Qui ne peut avoir de belles fleurs peut prétendre à un ruban, et qui ne peut se parer de plumes peut avoir de belles fleurs ; c'est ainsi que de classe en classe on atteint celle du pauvre, pour laquelle il est encore une parure qui est la propreté. Il est des modes qui sont cependant adoptées généralement ; par exemple, on a porté pendant plusieurs années les tailles fort courtes, à présent elles sont longues. Cette mode, toute générale qu'elle est, demande des modifications ; car si une femme est mal faite, son intérêt doit lui parler plus haut que l'usage : il en est de tout ainsi ; le jugement aide à savoir ce qui convient le mieux et nous fixe dans notre choix.

Les robes se font presque toutes à manches courtes. Les gants se portent très-courts en grande toilette : ils doivent être garnis de tulle ou de blonde. Nous avons vu une jolie coiffure, composée d'une guirlande de marabouts avec des épis d'or partant du pied et formant diadème : cela s'appelle guirlande de *sauvage*. On ne met dans les cheveux que des fleurs sans feuilles : les grosses roses, quelques pavots, les roses trémières, sont pour les toilettes du soir. Les chapeaux sont les mêmes : on choisit encore des tissus légers pour les faire ; mais bientôt l'automne va rendre la vogue au satin et aux étoffes de soie. On nous promet pour la saison prochaine de nous donner le secret des premiers magasins : nous nous réjouissons de cette bonne fortune pour nos abonnés.

On voit nos élégans partout et nulle part : ils changent de lieux si souvent, et tiennent si peu en place, qu'il est difficile de pouvoir décrire exactement leur costume : semblables à l'insecte ailé dont on ne peut peindre les couleurs brillantes parce qu'il ne se fixe pas assez long-tems sur une fleur, un homme du bon ton passe sa vie dans son équipage de garçon.

Les tilburys prennent une vogue tout-à-fait anglaise. Ces espèces de voitures sont nommées *désobligeantes* parce qu'on ne peut y admettre personne que son domestique. Les tems sont bien changés; avant la fin du seizième siècle, quand il n'y avait point encore de carosses, les hommes prenaient les femmes derrière eux, et sur leur coursier cheminaient avec elles; maintenant un petit-maître veut absolument être seul, sans doute pour donner cours à ses profondes pensées.

M^{lle} FURET.

Pauline de Sombreuse, par mademoiselle de Sénancour, quatre volumes in-12., à la librairie, rue des Quatre-Fils, n°. 16; et chez Ponthieu, libraire, Palais-Royal, galerie de Bois.

LES premiers malheurs d'une jeune émigrée, les persécutions qu'elle éprouve, persécutions auxquelles elle finit par échapper, voilà quel est le sujet de *Pauline*. La facilité et la pureté du style de mademoiselle de Sénancour assureront le succès de son ouvrage. On doit surtout admirer l'art avec lequel l'auteur nous fait connaître tous les différens personnages qui entrent en scène. Rien de plus piquant que la revue des portraits qu'elle nous présente; je n'en citerai pour exemple que la description que mademoiselle de Sombreuse fait à une de ses amies, d'un jeune peintre dont l'esprit a été gâté par la lecture des romans: « Possédant le génie de la solitude, il aime à surprendre la nature dans son déshabillé, à lui demander compte des tempêtes du cœur, à saisir son secret par les inspirations émanées de ses merveilles, merveilles qui ne font que glisser sur la surface des imaginations desséchées par le vent de la réalité, et devenues un désert dont le soleil brûlant consume la végétation des sentimens suaves. L'amour a brouillé les plus beaux écheveaux de sa vie, il ne lui reste à dévider que celui du déclin, parce que la douleur a sillonné ses sentimens de rides prématurées. La nature n'est plus pour lui qu'un vaste chaos; le ciel s'est changé en voile de crêpe, à travers lequel il aperçoit des étoiles d'une teinte funèbre; un ange seul peut avoir le pouvoir d'exorciser le démon de son cœur, et de retremper son ame à la fontaine de vie ». Il est difficile de mieux peindre le ridicule et l'afféterie d'une pareille imagination, qui

ne peut rendre ses idées que par des mots qui, comme on l'a déjà dit, *hurlent de se trouver ensemble*. Je voudrais n'avoir que des éloges à prodiguer à mademoiselle de Sénancour; mais comme une juste critique ne doit pas être redoutée par une personne de mérite, je ne craindrai pas d'observer que le début de l'histoire de Pauline m'a paru un peu froid, et ne présage pas jusqu'à quel point l'aimable écrivain peut s'élever; j'ai quelques nuances aussi à lui reprocher dans le caractère d'Hélène de Dariswald, véritable lutin femelle, dont les exploits sont dignes de rivaliser avec ceux des anciennes Amazones; WALTER SCOTT les a mieux senties lorsqu'il peint Diane Vernon: un degré de moins d'étourderie et un peu plus de sensibilité l'auraient rendue parfaite en ce genre. Malgré ces légers défauts, j'ai lu avec plaisir ce roman qui sort de la route vulgaire, et suis persuadée qu'il ne peut manquer d'inspirer généralement le même intérêt.

ADÈLE B.

SUR L'ESPRIT DES FEMMES.

TOUT le monde connaît l'ouvrage charmant de M. de Ségur, sur les femmes. Cet aimable panégyriste de notre sexe, mérite que la reconnaissance de ses contemporaines lui rende un hommage public. M. de Jouy, dans un discours plein d'éloquence où chaque pensée est exprimée avec une grâce qui n'appartient qu'à lui, vient aussi de s'établir notre apologiste. Les femmes ne rencontrent que trop souvent des accusateurs et des juges sévères qui les condamnent; combien elles doivent apprécier la bienveillance des avocats zélés qui veulent se charger de plaider leur cause! Messieurs de Ségur et de Jouy, n'ont pas craint de devenir nos défenseurs: ils ont cherché à prouver que nos défauts tenaient souvent à de faux principes d'éducation, que nos ridicules nos faiblesses même, dérivait parfois de quelques grandes qualités. M. de Ségur a cité des faits, a donné des exemples qui doivent convaincre que le courage dans les dangers, la constance dans les malheurs, le dévouement dans l'amitié, sont des vertus presque inhérentes à nos caractères; qu'elles nous conduisent à l'enthousiasme pour tout ce qui est grand, noble et généreux; et que l'enthousiasme produit l'héroïsme sans distinction de sexe.

Ce juste tribut de reconnaissance, que j'ai cru devoir offrir à ces deux modernes écrivains, m'a rappelé les réflexions profondes de Thomas sur ce sujet. Après avoir passé en revue la progression de l'esprit des femmes sous le siècle de Louis XIV; il s'exprime ainsi pour démontrer combien il leur était difficile, à cette époque, de se prémunir contre l'abus de l'esprit : « Dans un pays où naissait le goût de la société » et des lettres, le goût de l'esprit dût gagner les femmes. » Mais comme le goût ne se forme que lentement, comme » on est porté à croire que ce qui coûte doit être admiré, et » que pour être mieux il ne faut ressembler à personne ; » comme ce qui est faux paraît quelque fois brillant, et comme » enfin tout ce qui est de mode s'exagère, on dût prendre » d'abord le *bel esprit* pour l'esprit. Les femmes qui aspirèrent » à se distinguer, créèrent des expressions qu'on admirait » beaucoup, parce qu'on les entendait peu. On mit des mots » singuliers à la place des idées qu'on n'avait pas, et pour » n'être pas commun, on devint ridicule. Tout contribua » à ce délire, les livres italiens et espagnols, qui étaient alors » très à la mode, les lettres de Voiture, les romans de mademoiselle de Scuderi, l'admiration très réelle pour ce qu'on » appelait les *précieuses*, les conversations de l'hôtel de Rambouillet, enfin la société de madame de Longueville, qui, » après avoir été dans la fronde à la tête des factions, vieille » et sans amans comme sans cabale, se désennuyait à faire de la » métaphysique sur l'amour, des dissertations sur l'esprit, et à » préférer naïvement Voiture à Corneille. » Est-ce Thomas, est-ce le bon goût qui seul nous a délivré des *femmes pédantes*, mais notre sexe sait aujourd'hui allier l'instruction à la simplicité du langage et des manières. Les hommes ont eux-mêmes trop bien apprécié le charme que répand sur leur vie la société d'une compagne qui joint les grâces d'un esprit cultivé, aux avantages qu'elle doit à la nature, pour que nous ayons à craindre qu'ils disent avec Chrysale :

J'aime mieux....

Qu'on redise cent fois un bas et méchant mot
Que brûler trop ma viande ou saler trop mon pot;
Je vis de bonne soupe et non de beau langage,
Vaugelas n'apprend pas à bien faire un potage.

DONATINE T.

ANECDOTE SUR LORD BYRON.

(Traduit de l'allemand.)

INDÉPENDAMMENT de son talent poétique, lord Byron en possède un autre qui, à la vérité, n'a pas le même mérite, mais qui ne laisse pas d'avoir son utilité. L'auteur de *Manfred* et de *Harold*, est à la fois un des meilleurs poètes et un des plus habiles nageurs de l'Angleterre. On sait que Léandre, dans l'antiquité, traversa le détroit des Dardanelles, pour voir Héro, sur la rive opposée. Ce miracle d'amour a paru impossible à quelques modernes qui, probablement ne se sentaient pas capables d'un pareil effort. Lord Byron, sans être attendu d'une Héro, (il est séparé de sa femme) a traversé à la nage tout le détroit, et a justifié par cette expérience celle de l'amant grec. Un autre voyageur anglais, M. Turner, qui n'avait pas non plus d'amante, voulut imiter l'exemple de lord Byron, mais il ne put en venir à bout. Dans la mauvaise humeur que lui a donnée cet échec, il a prétendu que l'essai de lord Byron ne pouvait rien, puisqu'il n'avait fait que passer de la rive européenne à la rive asiatique, tandis qu'on prétend que Léandre nagea contre les courans, depuis le rivage asiatique jusqu'au bord opposé. C'est donc pour se défendre lui-même que lord Byron vient d'adresser une lettre à son libraire. Il y dit que les courans régner sur les deux bords, qu'à la vérité il est très-difficile de traverser le canal en droite ligne, mais qu'en cédant d'abord au courant on réussit aisément à imiter Léandre; même sans être porté sur les ailes de l'amour. Au reste, ce trajet n'est pas la seule preuve qu'un amant peut faire à la nage quelques lieues pour voir sa bien-aimée. Lord Byron a traversé le Tage en 3 heures de tems; en 1818, il a employé 4 heures et 20 minutes à nager de l'île de Lido à Venise. Admettons que le poète anglais brûle des feux de l'amour, et l'on jugera combien l'eau serait peu propre à l'arrêter, si un tuteur ou un père barbare le séparait de sa belle.

D...

LA CRÉATION DE LA FEMME.

POÈME.

ON a publié dernièrement à Falaise un poème intitulé, *La Création de la femme*. Nous nous croyons obligées d'en dire quelques mots. La bizarrerie de cette composition est trop burlesque pour que nous en fassions une analyse sérieuse. Nous nous contenterons d'en citer quelques vers pour amuser nos lecteurs. Ils ne seraient pas déplacés dans la *Gazette de santé*. L'hypocondre, en y cherchant quelques remèdes, serait sûr de se désopiler et de chasser sa bile en lisant ce chef-d'œuvre. L'auteur débute :

Rien n'était, le brouillard se coupait au couteau ;
L'esprit d'un pied divin se promenait sur l'eau.

Quoi de plus bouffon que de voir l'esprit se promener sur l'eau. L'auteur aurait pu ajouter en bonnet de coton et en robe de chambre. Continuons :

Alors l'esprit forma notre machine ronde,
Et d'un peu de mortier Adam fut mis au monde.
Mais des êtres créés le plus bel ornement,
La femme devait naître un peu plus noblement.

Quelle inspiration !... que de génie il a fallu pour trouver des idées aussi gracieuses. On pourrait dire au poète : Monsieur est de Falaise, j'en suis bien aise ; et Dieu veuille qu'il s'y plaise.

M^{lle}. FURLT.

THEATRES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

IL y avait foule au-dedans de la salle de l'Opéra, foule au-dehors, et foule jusque sur le boulevard. Tout le monde voulait voir la nouvelle demeure de Polymnie, l'apercevoir ou l'entrevoir. Une forte odeur de peinture et des murs tout fraîchement bâtis auraient dû en écarter les gens raisonnables ; mais y a-t-il des gens raisonnables qui puissent tenir contre une curiosité si vivement excitée ? La représentation a

fini tard. L'orchestre a sanctifié le temple par l'air si chéri des Français : *Vive Henri IV*. On ne pouvait commencer par quelque chose qui fut plus agréable. Le défaut d'espace nous force à ajourner les détails de cette inauguration.

OPÉRA-COMIQUE.

La philosophie a déjà fait tous les voyages qu'elle pouvait faire; mais les philosophes n'ont pas encore tout dit ni tout vu. Celui de l'Opéra-Comique a terminé le sien d'une manière très-heureuse, puisqu'il a plu au public. Il était d'ailleurs escorté d'une musique agréable; et comme un philosophe n'est pas toujours amusant, il a bien fait de se donner un compagnon de voyage qui ait fait oublier des situations qui ne sont pas neuves et des réminiscences mal déguisées.

Le succès de cette pièce est assuré. M^{me}. Lemonnier a chanté à merveille un air du plus beau style. Quant à la grasse M^{me}. Boulanger, elle a joué passablement le rôle de soubrette. Cependant son embonpoint nuit à la gentillesse qu'il faut dans cet emploi: quand M^{me} Boulanger veut faire une retraite on entend *gémir jusqu'aux planches*.

La musique est de M^r. Pradher et les paroles de M^r. De-cock.

M^{ll}^e. FURET.

ANNONCES.

Abrégé du Cours de littérature de Laharpe, par M^r. René Perrin, 2 forts volumes in-12. Prix, 7 fr. Chez Painparré, Palais-Royal, galeries de bois n^o. 250.

Beaucoup de personnes, les jeunes demoiselles surtout, et un grand nombre de dames, ne peuvent lire les nombreux volumes qui composent le *Lycée* de Laharpe. Nous pensons qu'elles formeront avec agrément leur esprit et leur goût dans l'abrégé que nous annonçons ici, et que le nom de M^r. Perrin rend assez recommandable.

— *Le Cauchemar*. Tel est le titre d'un roman épouvantable qui vient, dit-on, d'être mis en vente. Chez Ponthieu, Palais-Royal, galeries de bois, n^o. 252. C'est une nouvelle production de M^r. Charles Nodier.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o. 46, au Marais.

